

Qu'est-ce que le *kanbun kundoku*?

Une méthode japonaise originale
de traduction de la langue chinoise classique

KOTAJIMA Yōsuke

On commença à utiliser la méthode du *kanbun kundoku* (abrégé en *kundoku* ci-dessous) à la fin de la période de Nara (710–794). Elle survécut à tous les changements d'époque et est encore employée de nos jours. Selon une légende populaire, l'inventeur de cette méthode était Kibi no Makibi (693–775), un savant qui alla étudier en Chine en 717 et retourna au Japon en 735, mais il est vraisemblable que des bonzes ou savants du moment se mirent à utiliser la méthode afin d'interpréter les textes chinois. Après une lente maturation, la méthode du *kundoku* était sans aucun doute pratiquée vers la fin du huitième siècle.

Les fondements de la méthode furent jetés vers le milieu de l'époque de Heian, c'est-à-dire au dixième siècle. Dans le *Genji monogatari* (écrit vers 1008), par exemple, on trouve de temps en temps des traductions de textes en chinois classique établis sur la méthode du *kundoku*, et elles ne nous donnent aucune impression étrange. La méthode d'alors avait déjà de nombreux caractères communs avec celle d'aujourd'hui.

Après que le bonze Kei'an (1427–1508), qui fit ses études en Chine de 1467 à 1473, eut professé une suggestion d'amélioration de la

méthode dans son ouvrage¹, la méthode subissait peu à peu des changements. Puis l'on développa un nouveau style simplifié au cours du second tiers de la période Edo, c'est-à-dire vers la fin du dix-huitième siècle. Dans ce nouveau style, plusieurs expressions datant de l'époque de Heian avaient été éliminées avec les années, car elles paraissaient trop prolixes aux gens de la période Edo.

La méthode actuellement en vigueur a succédé au style établi à la fin de la période Edo jusqu'au second tiers de l'ère Meiji, au dix-neuvième siècle. Elle est identique, dans son ensemble, au style simplifié précédent, si l'on excepte quelques expressions à la mode moderne.

SPHÈRE D'APPLICATION

Cette méthode traditionnelle s'applique exclusivement à la langue chinoise classique et écrite. Elle ne concerne pas le chinois classique parlé et encore moins le chinois moderne.

Entre la fin de la période Edo et le début de l'ère Meiji (c'est-à-dire dans les premier et second tiers du dix-neuvième siècle) existait une méthode particulière qu'on appelle *hakuwa kundoku*, s'appliquant au chinois classique parlé, mais elle était si difficile que personne ne pouvait la maîtriser correctement à l'exception d'une poignée de lettrés comme Kōda Rohan (1867–1947). Elle est ainsi tombée dans l'oubli; plus personne n'est capable de s'en servir parfaitement aujourd'hui.

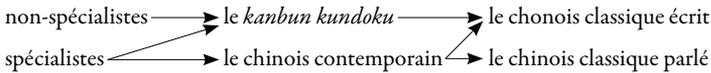
La méthode du *kundoku* ayant ses limites, de nombreux spécialistes la désapprouvent et traduisent en japonais la langue chinoise classique, écrite ou parlée, aussi bien que la langue chinoise moderne. Ils lisent les textes en chinois classique avec la prononciation du chinois contemporain et les traduisent en japonais d'aujourd'hui. Il s'agit de traduction dans le sens courant du terme. Toutefois il y a encore un cer-

1. Cet ouvrage, achevé en 1501, a pour titre: *Kei'an osbō kabō waten* 『桂庵和尚家法倭点』 [Le nouveau style du *kanbun kundoku* chez le bonze Kei'an], où il insista sur la traduction mot à mot beaucoup plus stricte qu'avant cela.

tain nombre de spécialistes qui se font les apologistes de la méthode et l'appliquent seulement à la langue chinoise classique et écrite. Ils lisent les textes en chinois classique avec la langue classique japonaise et puis les traduisent, en cas de besoin, en japonais courant. En un mot, il y a deux sortes de spécialistes: les uns formulent une objection nette au *kundoku*, les autres y sont favorables.

Cependant il est indéniable que le *kundoku* est popularisé maintenant encore parmi les Japonais et que les non-spécialistes, ignorants de la prononciation du chinois, ne disposent que du *kundoku* pour la traduction du chinois classique écrit. Dans les écoles secondaires et les lycées supérieurs au Japon, les œuvres de la littérature chinoise classique telles que les sentences des *Entretiens de Confucius* et les poèmes de Li Bai (701–762) ou Du Fu (712–770), sont enseignées par la méthode du *kundoku*. Les citations de la littérature chinoise classique qu'on trouve dans des livres populaires se conforment aussi à cette méthode.

En effet les Japonais disposent de deux méthodes de traduction du chinois classique:



DEUX PRINCIPES FONDAMENTAUX

En tant que système de traduction, la méthode du *kundoku* repose sur les deux principes fondamentaux suivants:

1. Modification de l'ordre des mots

Les langues chinoise et japonaise, qu'elles soient classiques ou modernes, possèdent une syntaxe si différente qu'il faut adapter l'ordre des mots chinois à la syntaxe japonaise au moyen de signes fixes ou *kaeri-ten* signifiant littéralement « points de renversement ». Les cas les plus fréquents et typiques concernent l'ordre des verbes et de leurs

COD ou COI ou celui d'une préposition et de son complément substantif.

Une locution chinoise 讀書, par exemple, consiste en un verbe 讀 (lire) et son complément d'objet direct 書 (un livre). Pour la convertir en syntaxe japonaise, il faut renverser l'ordre des mots. On emploie dans ce cas un petit signe ㄣ qu'on appelle *re-ten*, et indique le renversement des mots comme 讀ㄣ書. Si le complément d'objet direct est composé de deux caractères ou plus, on doit employer les chiffres chinois minuscules 一, 二... qui s'appellent *ichi-ni-ten*, comme 讀一此書一 (lire ce livre) pour changer l'ordre des mots. Il n'est pas besoin d'ajouter de signe entre 此 et 書, car leur ordre est identique à celui de la langue japonaise. Les signes 上, 下 qu'on appelle *jō-ge-ten* permettent d'introduire dans la lecture un deuxième degré de renversement, tout comme les parenthèses en mathématiques d'*ichi-ni-ten*, comme 有下讀一此書一者上 (il y a un homme qui lit ce livre).

La modification de l'ordre des mots est la première phase du *kundoku*. Il va sans dire qu'elle présuppose les analyses grammaticale et logique des locutions ou phrases chinoises.

2. Application directe de l'ancien japonais

Après avoir modifié l'ordre des mots, il faut déterminer la lecture de chaque caractère chinois selon sa signification. Puisque les Japonais empruntaient des caractères et du vocabulaire en grande quantité à la langue chinoise classique écrite et continuent de les employer maintenant encore dans la vie quotidienne, ils savent lire les caractères chinois à la manière japonaise.

Dans la langue japonaise, il y a deux sortes de lectures pour les caractères chinois: l'une est l'*on*-lecture, dite *on-yomi*, basée sur la prononciation japonaise du chinois d'autrefois, introduite au Japon surtout aux septième et huitième siècles; l'autre est la *kun*-lecture, qu'on appelle *kun-yomi*, qui reprend le mot purement japonais qui correspond au sens du caractère chinois classique. En utilisant la méthode du *kundoku*, les Japonais se servent avec à propos de deux sortes de lec-

tures, *on* et *kun*, en n'employant jamais la prononciation du chinois. En effet, plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Japonais ne savent pas prononcer le chinois.

Quand ils lisent des caractères chinois avec la *kun*-lecture, il faut ajouter la terminaison des mots variables, car les verbes, verbes auxiliaires et adjectifs du japonais se conjuguent, tandis que le chinois n'a aucun mot variable. Il faut en outre ajouter des particules et des verbes auxiliaires pour indiquer la fonction syntaxique de chaque mot ou l'aspect de verbes, parce que le japonais est une langue agglutinante tandis que le chinois est une langue isolante. Pour écrire tel ou tel élément à ajouter, c'est l'usage établi d'employer de petits *katakana*, une des deux formes de l'alphabet japonais qui fut originellement inventée précisément pour faciliter le *kundoku*. On désigne ces sortes de *katakana* sous le nom générique *okurigana*.

Pour reprendre les deux premiers exemples ci-dessus, on donne le *kun* «*yomu*» au verbe 読, l'*on* «*sho*» à son COD 書 et le *kun* «*kono*» à son adjectif démonstratif 此, et on écrit en *kana* le *mu* (ム) de «*yomu*» et le *no* (ノ) de «*kono*» avant d'ajouter la particule *o* (ヲ) à 書 pour marquer son cas régime. Ainsi peut-on achever les traductions à la *kundoku* des deux phrases:

読ム書ヲ	<i>sho o yomu</i>	書を読む	(lire un livre)
読ム此ノ書ヲ	<i>kono sho o yomu</i>	此の書を読む	(lire ce livre)

Le plus intéressant de cette méthode est que les Japonais emploient le japonais classique encore aujourd'hui. La plus grande partie du vocabulaire est celui de l'époque de Heian. Certains mots et locutions sont ceux de la période précédente de Nara. L'usage des *kana* diffère de celui d'aujourd'hui. Il s'agit du *rekishiteki-kanadukai* ou l'usage historique de *kana*, qui est pratiquement la reconstitution scientifique de l'usage des *kana* de la période de Nara jusqu'au début de l'époque de Heian.

Concernant le dernier exemple ci-dessus, on donne le *kun* «*ari*» au verbe 有. Cet *ari* est en effet un vieux mot qui correspond à *aru* du japonais moderne, tandis que les lectures *kun*, dont *mono* pour 者, sont

encore des mots courants d'aujourd'hui. Si l'on écrit en *kana* le *ri* (リ) d'*ari* et qu'on l'ajoute à 有, le résultat est le suivant :

有^リ下_下読^ム△此_二書^ヲ者_上 *kono sho o yomu mono ari* 此の書を読む者有り
(il y a un homme qui lit ce livre)

En résumé, les Japonais traduisent le chinois classique en japonais classique quand ils emploient la méthode du *kundoku*.

EXEMPLES PRATIQUES

Ici on cite en exemple les deux phrases qui commencent les Entretiens de Confucius et on les traduit par la méthode du *kundoku*. Dans la pratique, il y a encore un grand nombre de règles que nous n'avons pas présentées ci-dessus.

1. 子曰：学而時習之，不亦説乎

子, le Maître, se lit avec l'*on* «*shi*». Le *kun* «*ko*» de ce caractère, qui veut dire «enfant», est ici impropre significativement. On n'y ajoute aucune particule, car le sujet est généralement laissé intact dans la méthode du *kundoku*.

Puis, on lit 曰 avec le *kun* «*iwa-ku*» : *iwa* est une conjugaison du verbe *iu*, et *ku* est une particule qui a la fonction de convertir le verbe qui précède, en l'occurrence *iwa*, en substantif. La particule *ku* date de la période de Nara, c'est-à-dire du huitième siècle.

On lit 学 avec le *kun* «*manabi-te*» : *manabi* est une conjugaison du verbe *manabu*; *te* est une particule qu'on doit ajouter parce qu'il y a le caractère 而 en dessous. Dans le *kundoku* d'aujourd'hui, 而, inséré dans le milieu d'une locution, est traité en caractère muet qui s'appelle *okiji*, signifiant littéralement «caractère à placer». Comme le caractère 而 a une fonction de conjonction, il faut ajouter la particule de conjonction *te* au caractère 学. C'est une des règles les plus strictes dans la méthode.

L'adverbe 時 se lit avec le *kun* «*toki-ni*» : *toki* est le *kun* du caractère en lui-même; *-ni* est une particule de temps.

Comme 習之 est une locution composée du verbe 習 et de son COD 之, on doit d'abord insérer le petit signe ㄥ entre les deux caractères pour modifier l'ordre des mots, puis lire 習 avec le *kun* «*narau*» et 之 avec le *kun* «*kore-o*». Cet *o* est une particule indiquant le cas régime.

Les quatre caractères suivants 不亦説乎 forment une antiphrase exclamative. On doit lire 説 comme 悦, car seul le caractère 説 existe quand les *Entretiens de Confucius* sont écrits. Les adverbes de négation et les particules interrogatives se plaçant en queue de phrase dans la langue japonaise, on doit lire les deux caractères 亦説 avant de lire 不 et 乎. Il faut, par conséquent, marquer les chiffres minuscules 一, 二 aux caractères 説 et 不 respectivement. On emploie les *kun* sur tous les quatre caractères: l'adverbe exclamatif 亦 (*mata*); l'adjectif 説 (*yorokobashi*); l'adverbe négatif 不 (*zu*); et la particule interrogative 乎 (*ya*). L'adjective *yorokobashi* du japonais se conjugue en *yorokobashikara* quand il est rattaché au mot négatif *zu*.

Par les manipulations exposées ci-dessus, on peut en achever la traduction grâce à la méthode du *kundoku*:

子曰ク : 学ビテ而時ニ習フ之ヲ, 不_一亦_二説_{バシカラ}乎

Shi iwaku: manabi-te toki-ni kore o narau, mata yorokobashikara zu ya.

子曰ク、学びて時に之を習ふ、亦た説ばしからずや

N'est-ce pas une joie d'étudier, puis, le moment venu, de mettre en pratique ce que l'on a appris? (RYCKMANS 1987, 9)

2. 有朋自遠方来, 不亦樂乎

Le verbe 有 (*ari*) veut dire «il y a» et le substantif 朋 (*tomo*) est son COD signifiant «*ami*»; et on doit modifier l'ordre des deux. Mais, ce qui est en question ici, c'est que le substantif 朋 soit aussi le sujet du verbe 来 (*kitaru*) ci-dessous qui suit, car une telle construction syntaxique n'existe pas dans la langue japonaise où un seul substantif n'a

pas une double fonction grammaticale. Par conséquent, il faut laisser la priorité soit à la relation entre le verbe 有 et son COD 朋, soit à la relation entre le sujet 朋 et son verbe 来. Si l'on choisit celle-ci, il faut lire d'abord les caractères du 朋 jusqu'au 来 puis revenir à 有. Si l'on adopte celle-là, il faut lire les deux caractères 有 et 朋 avant de lire le reste. En fin de compte, deux ordres de lecture différents sont possibles pour cette locution. Dans le cas où on lit 朋 et 来 en priorité, il faut ajouter la particule *no* à 朋 parce qu'il est de règle qu'on joigne *no* au sujet qui s'insère dans une partie de la phrase.

Quant à 自遠方, ces trois caractères se composent de la préposition 自 (*yorì*) et de son attribut 遠方 (*enpō*). Il faut donc inverser l'ordre des deux avec les *kaeri-ten* 一, 二. L'antiphrase 不亦~乎 est complètement identique à l'antiphrase de la première phrase. L'adjectif 樂 correspondant à *tanoshi* du japonais se conjugue en *tanoshikara* en liaison avec le mot négatif *zu*.

Ainsi peut-on finir la traduction de la deuxième phrase par la méthode du *kundoku*:

有_リ 朋自_リ 遠方 来_{タル} (有_リ 朋 自_リ 遠方 来_{タル} 上), 不_レ 亦_レ 亦_レ 樂_{シカラ} 乎_レ
Tomo ari enpō yori kitaru (Tomo no enpō yori kitaru ari), mata tanoshikara zu ya.

朋有_リ、遠方より来た_ル (朋の遠方より来た_ル 有_リ)、亦た樂_{シカラ} はずや

N'est-ce pas un bonheur d'avoir des amis qui viennent de loin ? (*ibid*, 9)

DEUX CARACTÈRES REMARQUABLES

1. *La stabilité*

Les diverses règles du *kundoku* sont si minutieusement élaborées que la traduction présente un niveau élevé de stabilité. Quel que soit le traducteur, tant qu'il adopte la méthode du *kundoku*, les résultats au niveau lexical et syntaxique sont à peu près identiques. La stabilité est un caractère prédominant, par lequel cette méthode se distingue nettement des autres.

Il y a plusieurs pronoms de la première personne dans le japonais: *watakushi*, *watashi* pour les deux sexes, *boku*, *ore* pour l'homme, et *atashi* pour la femme, etc. Mais 我, un des pronoms personnels de la première personne du chinois se lit exclusivement avec le *kun* «*ware*». Personne n'emploie d'autres pronoms que *ware* lorsque l'on adopte la méthode du *kundoku*.

L'ordre de traduction des doubles compléments d'objet est aussi fixé si strictement que le traducteur ne peut pas le déterminer comme il veut. 漢王予我数万衆 (Le monarque Han m'octroya un peuple de plusieurs dizaines de milliers d'âmes), par exemple, possède deux compléments d'objets: 我 (*ware*) est COI, et 数万衆 (*sū man no shū*) COD. Puisque les particules du japonais telles que *ni*, *o* ont pour fonction de préciser le cas grammatical de chaque mot ou locution, l'ordre de traduction des deux ne doit pas poser de problème. Malgré cela, cet ordre est fixé sans aucune exception dans le *kundoku*; il faut traduire les deux selon l'ordre même où ils sont écrits, sans qu'il soit permis de les renverser:

correct: 漢王予_レ我_ニ数万_ノ衆_ヲ
Kan-ō ware ni sū man no shū o atau.

incorrect: 漢王予_レ我_ニ数万_ノ衆_ヲ
Kan-ō sū man no shū o ware ni atau.

Cette règle s'applique pareillement au cas du complément d'objet et la locution adverbiale. Dans le *kundoku*, on doit les traduire selon l'ordre même où ils se trouvent. Quant à la phrase suivante 汝獲罪於天 (Vous avez commis un crime contre le Ciel.), il faut d'abord traduire le complément d'objet 罪 (*tsumi*) et puis traiter la locution adverbiale 於天 (*ten*)². On ne peut pas modifier leur ordre:

correct: 汝獲_ク罪_ヲ於_テ天_ニ
Nanji tsumi o ten ni etari.

incorrect: 汝獲_ク罪_ヲ於_テ天_ニ

2. Ce *ten* n'est que l'on-lecture du caractère 天 seul, car la préposition 於 ici est traitée en caractère muet ou *okiji*. L'idée de place que cette préposition signifie se reflète dans la particule _ニ ajouté au caractère 天.

Nanji ten ni tsumi o etari.

Il y a un grand nombre de règles lexicales et grammaticales dans la méthode du *kundoku*. Respectant les règles traditionnelles, on peut bien obtenir les résultats de traduction à peu près identiques à ceux traduits par les autres.

2. Agréable à l'oreille et facile à retenir

Comme elle dispose de nombreuses expressions laconiques et vigoureuses, enrichies de beaux termes classiques, la traduction en *kundoku* sonne bien à l'oreille et est par conséquent très facile à retenir. C'est ce qui la distingue nettement de la traduction par le style parlé du japonais moderne, encline à la prolixité et donc souvent difficile à retenir.

Au Japon, presque toute la population sait réciter ou, au moins, peut comprendre quelques sentences célèbres, par exemple, des *Entretiens de Confucius*, même si l'origine de ces sentences est parfois confuse dans l'esprit des gens. En pareil cas, ce qui lui revient à l'esprit, c'est toujours la traduction en *kundoku*, jamais la traduction en japonais moderne, encore moins celle en chinois contemporain. Outre cela, les Japonais savent par cœur, même si parfois un peu incorrectement, de nombreux proverbes et aphorismes nés en Chine d'autrefois également avec le style *kundoku*.

Curieusement, les formules ou phrases célèbres de la Bible que les Japonais savent par cœur sont, presque sans exception, les traductions en *kundoku*. On en peut citer en exemple quelques phrases des dix commandements de Moïse (Exode 20 ; Ancien Testament) et un certain nombre des aphorismes qui se trouvent dans le sermon sur la Montagne (Matthieu 5, 6, 7 ; Nouveau Testament)³. C'est parce que la Bible en japonais parut d'abord dans une retraduction de la version

3. Les Japonais se rappellent, par exemple, la phrase « Entrez par la porte étroite ! » (Matthieu 7-13) généralement en style *kundoku* : « *Semaki mon yori ire!* » (狭き門より入れ), qui a beaucoup plus de force et de netteté que la traduction en japonais courant : « *Se-mai mon kara hairinasai!* » (狭い門から入りなさい).

chinoise. Puisqu'elle a été retraduite par l'application considérable du *kundoku*, il est naturel que les Japonais aient inscrit les termes de la Bible dans la mémoire en style *kundoku*. Sensibles à l'autorité qui émanait de la vigueur du style, ils retenaient les paroles de Moïse ou de Jésus aussi bien que celles de Confucius dans les *Entretiens*. Au Japon, on a lu la Bible généralement dans la version *kundoku* au moins jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et ses formules célèbres restent maintenant encore sur toutes les lèvres dans le style *kundoku*. Il est vrai, cependant, que les Japonais d'aujourd'hui lisent la Bible en japonais courant traduite directement de l'hébreu et du grec.

VALEUR CONTEMPORAINE

Quant à la valeur de la méthode de la traduction, il y a du pour et du contre sur le *kundoku*. Quand on traduit le chinois classique écrit en japonais, il n'est pas permis, du moins aux Japonais, de négliger ce problème.

1. *L'avis favorable*

Les apologistes affirment que cette méthode traditionnelle a une valeur durable. Un grand nombre de mots, locutions et expressions du japonais classique sont conservés dans le style *kundoku*. Beaucoup de textes des classiques chinois publiés avec les annotations pendant la période Edo se conformaient, sans aucune exception, à la méthode du *kundoku*. La plupart des écrits des intellectuels de l'ère Meiji étaient composés à l'instar du style *kundoku*. Ce qu'il y a de plus important, c'est que la méthode du *kundoku* en elle-même est un phénomène linguistique très rare dans le monde, et à ce titre prodigieux. En un mot, le *kundoku* est un des héritages culturels du Japon à garder précieusement.

Au point de vue de l'utilité pratique, aussi, les apologistes soutiennent que la méthode du *kundoku* a des avantages divers pour la traduction.

Tout d'abord, autant qu'on emploie cette méthode, il n'est pas

besoin d'apprendre le chinois moderne. De ce fait, elle épargne beaucoup d'efforts et de temps à tout le monde. S'il était nécessaire d'apprendre le chinois, ceux qui n'ont pas l'occasion de l'apprendre seraient totalement étrangers aux textes des classiques chinois et n'auraient donc pas d'autre moyen que de les lire dans les traductions en japonais moderne faites par les spécialistes. En considération de la tradition culturelle ci-dessus, la telle situation sera défavorable aux Japonais. Le *kundoku* est une méthode de traduction accessible à tous les Japonais.

Ensuite, comme il est mentionné plus haut, la traduction en *kundoku* est non seulement agréable à l'oreille et facile à retenir mais elle présente encore un haut degré de stabilité. Quel que soit le traducteur, les résultats de la traduction se composent de termes presque identiques. Il s'ensuit que tout le monde reconnaît de la même manière une certaine phrase ou un certain passage cité d'un certain livre. On peut dire sans exagération qu'une telle compréhension commune est le plus grand avantage du *kundoku*.

Enfin, il est aussi permis de compter parmi ses mérites la correspondance entre l'original et la traduction. En ajoutant des *kaeri-ten* au texte original pour mettre en évidence l'ordre de la lecture, on met au jour la structure grammaticale ou logique de chaque phrase, et puis, selon l'ordre que les *kaeri-ten* indiquent, on donne l'*on-* ou le *kun-*lecture à chaque caractère chinois. Pour le dire brièvement, la traduction en *kundoku* n'est ni plus ni moins qu'une traduction mot à mot. Il est évident, par conséquent, qu'à un caractère donné du texte original chinois correspond à tel mot japonais de la traduction. Cette correspondance très claire entre le texte original et la version traduite procure au lecteur une grande commodité.

2. *L'avis hostile*

Les opposants répliquent que le *kundoku* est une méthode de traduction inventée comme expédient du temps où il était très difficile d'apprendre le chinois. Maintenant que nous avons des moyens divers de l'apprendre, il faut d'abord étudier le chinois contemporain et à partir

de là passer au chinois classique. C'est la voie normale pour apprendre une langue étrangère. Sans aucune connaissance sur l'anglais contemporain, comment peut-on comprendre les œuvres de Shakespeare ? Pourquoi devrait-il y avoir une méthode particulière pour le chinois classique ? En premier lieu, le *kundoku* a un défaut mortel en lui-même parce qu'il ne peut s'appliquer qu'au chinois classique écrit. Il est inapplicable au chinois classique parlé, encore moins au chinois moderne.

De même, dans la pratique, aussi, on émet certains doutes sur le *kundoku*. Sa stabilité ruine fréquemment l'originalité du texte et la personnalité du traducteur. Puisque la langue japonaise a plusieurs pronoms de la première personne, il n'y a aucune raison absolue pour qu'on limite la traduction de 我 au seul mot *ware*. Il dépend du jugement du traducteur et/ou de la propriété du texte de choisir le pronom le plus approprié. L'ordre des mots de la traduction ne doit pas être fixé préalablement. Il ne tient qu'au traducteur de décider de l'ordre des mots dans la phrase traduite. Autrement, le traducteur perdrait sa raison d'être.

La traduction en *kundoku* est agréable à l'oreille et facile à retenir, il est vrai, mais ce qui est prioritaire dans la traduction est de rendre précisément le sens du texte. La traduction mot à mot par le *kundoku* n'est qu'une méthode trop facile et simpliste, car elle repose sur le principe qui reste à démontrer, qu'à chaque mot chinois correspond un mot japonais. Le plus grand inconvénient réside en ce que des mots de l'ancien japonais que requiert le *kundoku* sont souvent peu intelligibles aux Japonais d'aujourd'hui. La preuve en est qu'on trouve la traduction en japonais courant en plus de la traduction en *kundoku* dans la plupart des classiques chinois au Japon. La traduction en *kundoku* toute seule ne peut plus donner entière satisfaction aux lecteurs d'aujourd'hui. Bref, le *kundoku* est une méthode née et employée dans le passé. Il a déjà complètement rempli son rôle historique. Le *kundoku* en vigueur n'est que la survivance de la belle époque où l'on croyait réalisable la traduction d'un texte précisément mot à mot.

CONCLUSION

Au fur et à mesure que l'enseignement des langues classiques est tombé rapidement en désuétude durant les cinquantes dernières années, la méthode du *kundoku* s'est retirée de la vie des Japonais. Avec la généralisation de l'enseignement de la langue chinoise durant presque la même période, les apologistes du *kundoku* ont perdu de l'influence, d'autant plus que le nombre des opposants a constamment augmenté. Cependant, nombreux sont les Japonais qui encore aujourd'hui regrettent le ton vigoureux et les tournures raffinées du *kundoku*. Il importe de souligner que la traduction en *kundoku* est un phénomène linguistique sans équivalent hors du Japon. À vrai dire, le temps n'est plus loin où disparaîtra cette méthode de traduction dont la valeur historique mérite d'être préservée. On pourrait dire que la destinée du *kundoku* au Japon est à certains égards semblable à celle du latin classique en Europe.

La réflexion des chercheurs non Japonais sur le *kundoku* est intéressante en soi. Il faut l'estimer à sa juste valeur en tant que méthode de traduction avant qu'il ne disparaisse entièrement, tombe dans l'oubli et ne laisse aucune trace. Sans aucun doute, nous n'avons pas de temps à perdre.

BIBLIOGRAPHIE

Source

RYCKMANS, Pierre

1987 *Les Entretiens de Confucius*, traduction du chinois, introduction et notes (Paris: Gallimard).

Références

KOTAJIMA Yōsuke 古田島洋介

2009 『これならわかる返り点』 [L'emploi de *kaeri-ten* dans le *kanbun kundoku* expliqué aux débutants] (Tokyo: Shintensha shinsho).

2011 『漢文訓読入門』 [*Kanbun kundoku* pour les débutants], en collaboration avec Yūki Yoshinobu (Tokyo: Meiji shoin).